

Citation style

Huret, Romain: review of: Ella Howard, Homeless. Poverty and Place in Urban America, Philadelphia, Pa: University of Pennsylvania Press, 2013, in: *Annales*, 2013, 4 - Histoire sociale, p. 1202-1204, DOI: 10.15463/rec.1104003768, downloaded from recensio.net

First published:
<http://www.cairn.info/revue-Annales-2013-4-page-1155.htm#...>



Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

des processus identitaires, la déstabilisation de catégories et d'appartenances qui n'apparaissent plus, du point de vue social notamment, sur le mode de l'évidence, enfin les moyens employés, ici le recours au langage du sport et du territoire, pour tenter de restaurer cette stabilité. Mais l'ouvrage permet aussi de comprendre que ces « communautés d'émotion », loin de n'avoir qu'une dimension subjective et imaginaire, bornée au temps du match, peuvent donner le jour à des structures, des engagements et des liens durables. L. Lestrelin ne se contente pas de décrire l'organisation des sections normandes ou nordistes et leur rapport au siège installé à Marseille, il présente aussi avec minutie les raisons et les degrés d'un engagement souvent très prenant, notamment en ce qui concerne la participation aux déplacements effectués pour suivre les matchs joués par l'OM. Les chapitres qui leur sont consacrés démontrent toute la fécondité du dialogue noué entre la sociologie du sport et celle de l'action collective ou du militantisme, sur le thème par exemple de la carrière de ces militants sportifs ou des rétributions matérielles (facilitation des déplacements) et symboliques (insertion dans un groupe de pairs) de l'engagement.

Cependant, le livre va plus loin encore, en particulier dans sa dernière partie, lorsqu'il restitue les émotions, la quête à la fois morale et identitaire qui accompagnent ce type d'engagement sportif. Cela est tangible dans les très belles pages consacrées à l'ambiance des interminables déplacements en car ou au choc émotionnel que constitue pour ces supporters « étrangers » la découverte d'une ville et d'un stade Vélodrome tellement rêvés et magnifiés. L'ouvrage fait aussi apparaître les difficultés que n'efface pas l'accomplissement du rêve. Quelle que soit l'intensité de leur engagement, les supporters à distance restent en effet dans une double position d'extériorité, par rapport à leurs proches aux yeux desquels le soutien à l'OM est une bizarrerie, parfois une trahison, mais aussi par rapport aux supporters « locaux ». La déterritorialisation est bel et bien relative : l'authenticité de l'attachement de ces « étrangers » fait l'objet d'un soupçon constant de la part des « vrais » Marseillais qui, par ailleurs, dominent les différents groupes

de supporters. Le comportement des supporters à distance traduit aussi la volonté d'atténuer ce stigmate et de se faire reconnaître, à force de dévouement et de désintéressement, comme les égaux des locaux.

Ce qui se joue aujourd'hui dans les stades et au sein des groupes de supporters révèle ainsi des phénomènes qui ne se cantonnent pas aux stéréotypes de la passion, du chauvinisme ou du patriotisme de clocher, de la violence. En eux se lit l'évolution d'un rapport à un territoire élevé plus que jamais au rang de référent identitaire et en même temps imaginé à nouveaux frais et reconfiguré. Ils invitent à discerner comment actuellement s'affirment, sur le plan individuel et collectif, des identités qui naviguent entre les attaches imposées et les appartenances subjectives que cherchent à dessiner les individus.

MARION FONTAINE

1 - Pierre ROSANVALLON, *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, 1998, p. 447-448.

Ella Howard

Homeless: Poverty and Place in Urban America

Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013, 288 p.

Depuis une dizaine d'années, les historiens de la pauvreté aux États-Unis plaident en faveur d'un recentrage autour des populations masculines. Les remarquables travaux autour des femmes et des minorités ont permis de mieux comprendre les mécanismes de discrimination ancrés à l'intérieur même des dispositifs d'assistance pour les plus pauvres, mais ont contribué à reléguer à l'arrière-plan les hommes blancs et pauvres, qui constituent statistiquement la majorité des plus démunis. Si l'institutionnalisation de l'État-providence a cantonné les femmes et les Afro-Américains dans des positions juridiquement subalternes, elle a également contribué à marginaliser les hommes qui ne se conformaient pas au modèle du père de famille. En s'intéressant aux pauvres sans-abri vivant dans le quartier new-yorkais du

Bowery, l'ouvrage d'Ella Howard s'inscrit dans ce courant historiographique et ne prétend aucunement opposer, d'une part, les populations pauvres les unes aux autres et, d'autre part, les modèles historiographiques.

À la fin du XIX^e siècle, le Bowery constitue un quartier interlope de New York. Dans son récit à destination des classes moyennes de la ville, *How the Other Half Lives*¹, le réformateur social Jacob Riis dépeint la population bigarrée qui envahit les lieux dès la nuit tombée, mais rappelle également que ce quartier mal famé (*red-light district*) est peuplé d'immigrants pauvres qui mendient pour vivre. Comme le souligne E. Howard, la crise de 1929 accroît fortement le nombre d'indigents vivant dans le Bowery. L'allongement des files d'attente suscite un débat public sur la nocivité de la mendicité et la nécessité de protéger les jeunes générations d'un tel spectacle contraire à l'éthique du travail protestante. Dans l'ensemble, les associations ne partagent pas cette vision moraliste et multiplient les initiatives locales pour venir en aide aux plus démunis. Leurs initiatives sont relayées par le gouvernement fédéral dans le cadre des politiques sociales mises en œuvre par le président Franklin Delano Roosevelt.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte de forte croissance économique, les pauvres du Bowery deviennent une anomalie. Pour expliquer la permanence de mendiants au cœur de l'une des villes les plus riches du monde, les autorités locales, aidées par les psychologues, mettent l'accent sur les facteurs culturels et soulignent les déviances au regard des normes de l'*American Way of Life*. L'alcoolisme devient un problème social et les associations sont invitées à réguler la consommation d'alcool dans les rues du Bowery. Les chercheurs en sciences sociales ont également recours aux modèles behavioristes pour proposer des solutions concrètes à la municipalité. Ouverts dans les années 1960, les centres communautaires sont de peu d'utilité dans un contexte de crise urbaine. Les difficultés économiques de la décennie suivante renforcent l'échec des programmes de réinsertion. Alors que le quartier assiste à l'installation d'une population de classes moyennes, travaillant dans la musique, la mode ou la culture, la criminalisation des mendiants du Bowery

s'accentue et provoque la mise en place de mesures punitives, toujours d'actualité.

Ce récit de la pauvreté dans un quartier new-yorkais est complété dans chaque chapitre par une perspective plus large sur les politiques sociales en faveur des sans-abri dans le pays. Paradoxalement, l'élargissement de perspective nuit fortement à la qualité de l'ouvrage et à la pertinence de la démonstration. En abandonnant la focale locale au profit d'une lecture nationale, l'auteure transforme son objet en exemple et évacue le plus souvent ce qui fait l'intérêt aussi bien de sa démarche que de son ambition épistémologique. Les tensions raciales et genrées sont mises sous le boisseau. L'homogénéité sociale des pauvres du Bowery, principalement blancs et masculins jusqu'aux années 1970, aurait mérité d'être davantage analysée. Si l'historienne souligne l'exclusion volontaire des femmes et des Afro-Américains, elle ne s'attarde guère sur ces moments de tension et sur les représentations culturelles et mentales du groupe qu'elle décrit.

Plus encore, la volonté de généraliser systématiquement son travail la conduit à perdre de vue le contexte new-yorkais. À plusieurs reprises, il manque une forte contextualisation locale pour mieux comprendre le fonctionnement interne du Bowery. En empruntant davantage aux historiens de la ville et aux sociologues de la pauvreté, E. Howard aurait pu mieux décortiquer les mécanismes conduisant ces hommes vers la mendicité, ainsi que les liens discrets fixant les règles et conduisant les populations à accepter ou à rejeter certains comportements.

Enfin, et même si le point peut sembler anecdotique, l'usage important des photographies tout au long des chapitres pose problème. En ne procédant jamais à une critique, l'auteure donne l'impression de ne les utiliser que dans un but esthétisant, jouant ainsi de « la beauté » du pauvre, pratique fort répandue chez les intellectuels et les réformateurs sociaux de la fin du XIX^e siècle. De plus, nombre de photographies ne portent pas sur le Bowery et ajoutent donc au sentiment de confusion que provoque la lecture, en raison de la généralisation permanente de l'auteure.

Si l'ouvrage participe d'un important repositionnement des études sur la pauvreté, il faut regretter qu'E. Howard ne délaisse trop son

objet d'étude pour en faire un cas pertinent pour les autres chercheurs et se contente en l'état d'en tirer un exemple pour une réflexion plus large sur les sans-abri aux États-Unis.

ROMAIN HURET

1 - Jacob A. RIIS, *How the Other Half Lives: Studies Among the Tenements of New York*, New York, Charles Scribner's Sons, 1890.

Paul Schor

Compter et classer. Histoire des recensements américains

Paris, Éditions de l'EHESS, 2009, 383 p. et 22 p. de pl.

La constitution des États-Unis prévoit la tenue d'un recensement par décennie afin de maintenir un degré d'uniformité entre les districts du Congrès. Avec une précision d'horloge, la machine du recensement s'est mise en branle tous les dix ans depuis 1790. Dès le début, cependant, des problèmes se sont posés qui ne pouvaient être réglés de manière automatique. Jusqu'à la guerre de Sécession, l'équilibre du pouvoir politique entre le Nord et le Sud dépendait du nombre d'esclaves. Une parité temporaire fut trouvée en 1790 grâce à un compromis consistant à considérer que chaque esclave noir « équivalait » à 3/5 d'un citoyen blanc. Soixante ans plus tard, comme le montre Paul Schor, l'esclavage figurait au centre d'un débat sur l'individualisation du recensement, consistant à enregistrer non plus seulement la taille du foyer, mais également le nom de chacun de ses membres. Les leaders politiques du Sud, qui craignaient l'extension du pouvoir fédéral que ce nouveau type de données risquait d'entraîner, ne voyaient pas d'un bon œil l'obligation de déclarer des noms de famille pour « Jonah, Cuff ou Cicéron » qui, en tant qu'esclaves, n'avaient généralement pas d'identité officielle en dehors des plantations. Au contraire, les réformateurs et les abolitionnistes voulaient que les agences fédérales puissent identifier ces esclaves par leurs noms, et ces informations jouèrent presque immédiatement un rôle majeur dans la gestion de la question de l'immigration et de l'ethnicité.

Les études historiques sur le recensement et les autres statistiques officielles se sont multipliées ces trente dernières années. Aux États-Unis, la question de la race et de l'ethnicité y a toujours occupé une place centrale. L'expérience américaine de l'esclavage basé sur la race n'a pas d'équivalent en Europe, même si, à partir du début du XIX^e siècle, l'hétérogénéité ethnique a été une préoccupation essentielle et constante des statisticiens dans les empires multinationaux comme l'Autriche-Hongrie. Alors que la race biologique est un concept flou, son importance en tant que catégorie culturelle s'est toujours fait sentir aux États-Unis. Les historiens de la culture opposent souvent le cas des Noirs, dont la « différence » perdue de manière frappante, à celui des groupes ethniques européens, qui se sont généralement intégrés dans la culture dominante (tout en la modifiant) en l'espace d'une ou deux générations. Néanmoins, les catégories raciales et ethniques ont fortement évolué. Au début du XX^e siècle, la Californie était obsédée par les immigrants chinois plus que par les Africains ; aujourd'hui les mouvements anti-immigration se concentrent sur le Mexique et l'Amérique centrale. P. Schor montre comment la classification raciale des Noirs, des Chinois et des Japonais par le recensement a fourni un modèle pour comptabiliser les autres groupes d'immigrants et leur imposer des discriminations.

Clairement, le concept de race comptait et la « nationalité » n'a jamais pu en être complètement détachée. Mis à part les Noirs et les Amérindiens, qui se trouvaient en Amérique du Nord depuis aussi longtemps, voire plus longtemps, que la population blanche, le recensement classait les groupes raciaux et ethniques des immigrants selon le pays d'origine. C'est à partir des années 1850, durant la grande vague d'immigration irlandaise, que cette information fut enregistrée et, deux décennies plus tard, le système fut généralisé pour fixer l'ethnicité, y compris celle des citoyens américains nés aux États-Unis, en fonction du lieu de naissance de leurs parents. En fait, la pérennité de l'identité ethnique était déjà sous-jacente dans les années 1860, lorsque fut prise la décision d'enregistrer les Polonais en tant que nationalité basée sur la